

Gabrielle reçut dans toute sa force le coup de cette exclamation grossière. Son frère, en parlant si haut, pouvait-il croire qu'elle ne l'entendrait pas ?

Elle ne s'évanouit pas, mais elle fut prise d'un tremblement nerveux qui la força de s'appuyer contre un tronc d'arbre. Elle dut écouter la réponse de son père, car pendant quelques minutes, il lui fut impossible de bouger de là.

— M. de Laverdie n'est pas un libertin ! disait M. Duriez indigné, et moi je ne suis ni un mauvais père ni un fou !... Le comte a un peu vécu : quel jeune homme de nos jours ne l'a pas fait ? C'est une garantie de bonheur pour une femme. Il a perdu sa fortune, soit ! Il a des dettes, peut-être. Ma fille les payera si bon lui semble ; elle est assez riche pour cela. Elle contracte une alliance qui rendrait fière une princesse.

— Notre fille, s'écria à son tour madame Duriez, ne sera pas seulement comtesse : elle héritera du titre de la marquise de Saint-Villiers. Par son testament, le marquis...

Gabrielle rassembla toutes ses forces pour marcher un peu plus loin : il était impossible qu'elle subit plus longtemps cette torture. Elle craignait aussi de perdre connaissance, car elle n'eût pas voulu qu'on pût découvrir ce qu'elle avait appris ni ce qu'elle éprouvait.

Aux premiers pas qu'elle fit, elle se sentit moins faible qu'elle ne s'y attendait. Elle se dirigea machinalement vers son parterre de roses.

Ce parterre, ou plutôt ce buisson tout embaumé et tout fleuri, était situé dans un des plus jolis endroits du jardin ; il formait le coin d'une allée qui se perdait dans un gracieux fouillis de jeunes arbres donnant l'illusion d'un petit bois. En face du buisson était un bosquet, et au-delà une admirable pelouse qu'ombrageaient des tilleuls et des marronniers groupés au hasard : à travers l'écartement des branches, on apercevait le lointain bleuâtre et le scintillement du fleuve. C'était la propriété personnelle de Gabrielle et sa retraite favorite. Nul jardinier n'eût osé toucher à un seul de ses rosiers, et personne, sans y être invité par elle, ne se fût assis sous le bosquet.

Ce fut là qu'elle se réfugia dans son chagrin.

Elle ne versa pas une larme tout d'abord, et réfléchit presque tranquillement.

— C'est dont là vraiment la vie ? se disait-elle. On me l'a peinte quelquefois comme cela, et je ne voulais pas croire que le tableau fût vrai. Je croyais que pour moi ce serait autre chose. Je me sentais tant de bonne volonté, de force et de foi, un tel pouvoir d'aimer ! Pauvre petite folle que j'étais !

Il lui semblait que tout à coup elle était devenue très vieille, et qu'elle songeait à un temps lointain, disparu pour ne plus revenir. Elle regarda ses roses, et se reprit : senta une jeune fille rieuse et fière qui les soignait et leur disait tout bas : " J'aime et je suis aimée " ! Puis elle vit la jeune fille cueillir un bouton et le donner à un jeune homme qui souriait en l'acceptant. Elle murmura plusieurs fois de suite : C'est fini, fini, fini !... Puis elle ajouta avec un sanglot : cela n'a jamais été !

Et, dans l'amertume de son jeune désespoir, elle supplia Dieu de la laisser mourir.

Mais, au milieu de sa douleur, elle se sentit une énergie qu'elle ne s'était pas doutée jusque-là de posséder. Elle se leva, et s'écria presque tout haut, comme pour bien se convaincre de sa propre résolution :

— Eh bien, non ! Mes parents en souffriront sans

doute, ma marraine me maudira, ma vie, à moi, sera brisée, mais je ne l'épouserai pas !

Elle revint à la maison, et eut le courage de se montrer souriante et tranquille, comme d'habitude.

Dès le lendemain pourtant elle retomba dans ses perplexités. Elle était bien jeune pour prendre seule un grave parti, il n'y avait personne au monde, à qui elle pût s'adresser pour avoir un conseil. S'avouait-elle qu'elle avait douté encore ? Mais il ne pouvait plus douter, puisqu'elle avait entendu ses parents convenir de l'horrible vérité, en parler comme d'une chose toute naturelle... Il ne doutait peut-être pas, mais il hésitait un peu, ce pauvre cœur de dix-huit ans.

Gabrielle fut plusieurs jours sans voir René.

Sur ces entrefaites, madame Duriez eut affaire à Paris et ne jugea pas à propos d'emmener sa fille. Celle-ci, qui aurait voulu pouvoir, en quelque mesure, oublier l'aspect des boulevards et de la place de la Concorde, employa ses heures d'indépendance à faire dans le pays quelques visites de charité. Elle remontait doucement la côte de Saint-Cloud, vers la fin de l'après-midi. Le temps était beau et très chaud ; les routes blanches étaient désertes. Il y avait une mélancolie profonde dans la splendeur de ces jours d'été : Gabrielle sentait sa tristesse grandir au milieu de ce paysage plein de silence et de lumière.

Elle n'était plus bien loin de leur avenue, lorsqu'elle entendit venir un cavalier derrière elle, le pas relevé du cheval indiquait une bête de prix. Une faible exclamation se fit entendre, puis le pas devint plus rapide... Elle éprouva aussitôt la certitude qu'elle allait voir M. de Laverdie.

C'était bien lui, en effet ; il mit pied à terre au moment de la rejoindre et commença de marcher auprès d'elle. Il tenait son cheval à la main ; la jolie bête qu'une minute de trot avait excitée, courbait excessivement la tête, rongait son mors et posait les pieds sur le sol avec une lenteur forcée et une grâce impatiente.

C'était la première fois que Gabrielle et René se trouvaient ensemble. La femme de chambre qui accompagnait mademoiselle Duriez les suivit à quinze ou vingt pas derrière, moins par respect que par la peur affreuse que lui causaient les mouvements du cheval.

— Je pensais trouver ma tante ici, dit René. Je serais vraiment surpris si elle ne venait pas nous rejoindre dans la soirée.

Gabrielle remarqua que le comte, après l'avoir salué d'un air joyeux, prenait en parlant une expression grave et presque triste.

— Madame de Saint-Villiers n'est pas malade, j'en suis sûr, demanda-t-elle vivement.

— Non, mademoiselle... Il hésita ; la jeune fille leva les yeux avec surprise.

— Ma visite est peut-être inopportune, poursuivit René ; je n'apporterai pas beaucoup d'animation à la table de vos parents, car ce jour n'est pas gai pour mademoiselle, laissez-moi vous dire ce qu'il me rappelle cela me fera du bien et vous comprendrez pourquoi j'ai pris le train pour venir ici... pourquoi il m'était impossible de ne pas y venir.

Il s'exprimait avec une émotion qui paraissait sincère à son tour il leva les yeux ; le regard doux et trouble qu'il rencontra l'encourageant, il ajouta d'une voix plus basse :

— C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de ma mère.

Des larmes montèrent, lentes, bienfaisantes, ineffables sous les paupières de Gabrielle.